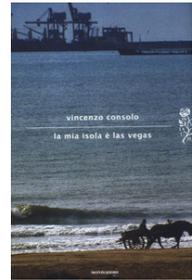


CONSOLO Vincenzo, *La mia isola è Las Vegas* (Mondadori, 2012, 248 p.)

Vincenzo Consolo (1933 – 2012), écrivain, journaliste, essayiste, a connu la notoriété en 1976 avec *Il sorriso dell'ignoto marinaio*. *La mia isola è Las Vegas*, recueil de 52 textes (nouvelles, récits, chroniques), écrits de 1957 à 2011 a été publié posthume.

Les premiers textes de ce volume nous plongent dans la Sicile des années 60, une Sicile figée dans des traditions et des préjugés séculaires.



La brève nouvelle *Il magnolio*, qui ouvre le recueil, est particulièrement poignante. Elle est construite autour d'un jeune orphelin au physique ingrat que sa tante vient de retirer de l'orphelinat de Messine. Le jeune garçon – il n'a pas de nom – redécouvre la campagne. Pas la campagne laborieuse de son oncle, des paysans qui s'échinent sur une terre ingrate mais une campagne de la liberté, du désir, de l'accord au monde, à la nature. Toute entière contenue dans le magnolia aux somptueuses fleurs parfumées qu'il projette de cueillir à foison. Sous le magnolia, le dos appuyé contre le puits, il oublie la génisse qu'il est censé surveiller et s'abandonne à une joie et à des rêveries très sensuelles. Jusqu'au jour où sa tante, lasse de sa nonchalance, décèle la raison de son peu d'entrain au travail, le *malocchio*, qu'elle tente d'exorciser. L'enfant s'enfuit, il sent que le jour est venu de cueillir les fleurs, toutes les fleurs qu'il dispose en tapis auprès du puits : il en fait un lit sur lequel s'étendre. Quand au petit matin il se réveille les fleurs ont noirci : il faut leur trouver une tombe, le puits. Il jette alors, une à une, les fleurs dans le puits jusqu'au moment où, se hissant sur la pointe des pieds, il tombe lui aussi. Dans les champs, les paysans, en sueur, sont déjà au travail.

Ce petit récit métaphorique, au style sobre et élégant, est d'une concision remarquable.

Tout aussi poignante est la troisième nouvelle, *Grandine come neve*, qui s'ouvre sur une pluie battante. Derrière la porte close d'une maison, deux hommes, une femme et un enfant veillent un mort auquel le prêtre a refusé l'accès à l'église : ils n'étaient pas mariés, il a refusé les sacrements. Il n'en est pas question. Désespérée, la femme demande aux deux amis du défunt de l'aider à transporter le corps dans l'église où ils le veilleront toute la nuit. Elle recharge le feu, laisse l'enfant endormi (un enfant malingre, enfant du péché). Quand elle rentre au petit matin le feu est éteint. Il y aura deux cercueils, celui de l'enfant escorté par les femmes suivi de celui du père escorté par les hommes. Tous précédés du prêtre dans son surplis blanc et des enfants de chœur. Deux enterrements en un sous l'œil d'une nature impassible.

A côté de ces textes narratifs, écrits dans une prose poétique, toute en retenue, et qui récupèrent la mémoire, « mère de la poésie », le recueil offre d'autres textes qui relèvent de la chronique. Tous s'articulent autour des deux pôles que sont, d'une part la Sicile, (des racines, de l'enfance, des modèles et des amitiés littéraires, Sciascia, Bufalino, Pirandello) et d'autre part le Milan de l'émigré paysan, la nature et la culture. Il ne s'agit plus de narrer mais simplement d'écrire avec l'espoir de changer le monde comme nous le rappelle Rita Borsellino : « *Sognava una Sicilia capace di cambiare, rinascere, riscattarsi. Odiava la mafia e con le sue opere e il suo impegno è stato un faro della lotta per la legalità.* » Emblématiques à cet égard *Un filo d'erba al margine del feudo* qui évoque le syndicaliste Carmelo Battaglia tué à coups de *lupara* et abandonné à genoux, face contre terre. Ou encore *Amore di madre*.

La langue est d'une grande beauté, souple et élégante, riche de toutes les « greffes » de ces mots oubliés ou rejetés que Consolo a recherchés avec passion et qui lui donnent une couleur et une identité

Louissette CLERC
Mai 2017